

LA BIBLIOTHÈQUE DE JOURDAN ET SA LENTE MARCHÉ VERS LA FUSION¹

Isabelle Pantin

De Sèvres à Jourdan

L'ENSJF, créée en 1881, n'a eu de vraie bibliothèque qu'à partir de 1936. Auparavant, en l'absence de personnel attitré, les livres achetés pour les enseignants et les élèves (et enregistrés à l'inventaire général) étaient simplement recensés par des fiches sommaires, dressées par la Surveillante générale ou la lectrice d'anglais. Ils étaient rangés dans des armoires, le long des murs de l'ancienne grande salle d'exposition du Musée de la céramique², qui servait donc pour la lecture, mais aussi pour les réunions et cérémonies. La bibliothèque était principalement l'affaire des élèves. Dans le livre du *Cinquantenaire* de Sèvres, c'est l'une d'elles, M. Blanchardon, qui a rédigé les deux pages qui lui sont consacrées. Elle évoque « l'armoire des philosophes », « l'armoire des grammairiens » et « l'armoire des étrangers », et fait allusion à des « bibliothécaires », sans doute des camarades préposées, ayant grand mal à récupérer les ouvrages « le vendredi ». Elle s'enthousiasme surtout pour une « bibliothèque circulante », inventée par une « sévrienne inconnue » et vouée à la littérature du « siècle présent »³.

Au moment du Front Populaire, Irène Joliot-Curie, sous-secrétaire d'état à la recherche scientifique dans le gouvernement de Léon Blum⁴,

¹ Cette étude doit beaucoup à un article de Laure Léveillé, basé sur un entretien avec Paulette Putois qui avait dirigé la bibliothèque de 1963 à 1983 : « A Jourdan: souvenirs d'une 'dame de la Bibliothèque' », *Bulletin de la société des amis de l'Ecole normale supérieure*, n° 204, avril 1997, p. 35-44, ainsi qu'aux souvenirs de Pierre Petitmengin, d'anciennes bibliothécaires de Jourdan, Catherine Vincent (1983-1985), Isabelle Pantin (1985-1989), Nicole Masson (1989-1995) et Laure Léveillé (1995-2001), de Sabine Zrak, bibliothécaire adjointe à l'ENSJF de 1977 à 1988, et de Danièle Ablin. Merci à la relecture attentive de Gérard Bizeul, qui a suivi, depuis la rue d'Ulm, une grande partie de cette longue histoire.

² Musée créé en 1824 par Alexandre Brongniart dans la Manufacture de Sèvres. En 1875, la Manufacture avait déménagé en bordure du Parc de Saint-Cloud, permettant l'installation de l'ENSJF dans ses anciens locaux.

³ *Le cinquantenaire de l'Ecole de Sèvres : 1881-1931*, Paris, Printory, 1932, p. 410-411 (voir aussi les photo en face des p. 78 et 382).

⁴ Irène Joliot-Curie, tout récemment nobélisée, resta peu de temps au gouvernement (de mai à septembre 1936), mais assez pour lancer ces réformes, poursuivies ensuite par son

souhaitait aligner les études supérieures des filles sur celles des garçons, et ouvrir aux scientifiques un accès à la recherche. Dans ce but, elle fit nommer comme directrice de l'École de Sèvres la physicienne Eugénie Cotton⁵, qui avait été l'élève de sa mère, Marie Curie, et qu'elle connaissait aussi pour avoir milité avec elle au sein du Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme. Eugénie Cotton allait lutter opiniâtrement, durant son mandat de directrice (1936-1941), pour que son École obtienne le statut d'un établissement d'enseignement supérieur et pour que ses élèves aient une situation comparable à celle de leurs camarades de la rue d'Ulm, notamment en achevant de donner au concours d'entrée des filles les mêmes programmes qu'à celui des garçons⁶. L'un de ses premiers gestes fut de recruter une bibliothécaire.

Cette première bibliothécaire, Suzanne Dognon⁷, épouse de Lucien Febvre, fondateur des *Annales*, resta à ce poste jusqu'à sa retraite, en 1963, moment où elle fut remplacée par Paulette Putois dont la personnalité devait aussi marquer profondément l'institution. Pendant les dix premières années, Mme Febvre n'eut aucune collaboratrice et dut

successeur, Jean Perrin, qui connaissait bien Sèvres pour y avoir été « conférencier ». Voir Louis-Pascal Jacquemond, *Irène Joliot-Curie: biographie*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 155-161, et note 51, p. 331.

⁵ Eugénie Cotton, née Feytis (13 octobre 1881-16 juin 1967), entrée à l'ENSJF en 1901, élève de Marie Curie, fut reçue première à l'agrégation féminine de sciences physiques et naturelles en 1904, docteur ès sciences physiques en 1925. Militante des droits des femmes, proche du parti communiste, elle fut mise à la retraite d'office en 1941, et remplacée par une personnalité plus discutée, Edmée Hatinguais, qui n'était pas normalienne et avait été surtout choisie pour des raisons politiques. À la fin de la guerre, elle contribua à fonder l'Union des femmes françaises dont elle fut présidente, comme de la Fédération démocratique internationale des femmes. Voir Christine Bard, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995. Le nom d'Eugénie Cotton a été donné en 1985 à l'un des cratères de Vénus. Voir http://planetarynames.wr.usgs.gov/Feature/1321?_fsk=-4683936.

⁶ Ce fut l'achèvement d'une très lente évolution, amorcée dès 1919. Un décret du 27 décembre 1934 planifia l'identité des programmes littéraires pour l'entrée à Sèvres et à Ulm, ce qui fut entièrement réalisé pour le concours de 1937. Pour les sciences, ce fut plus difficile : le décret du 8 octobre 1937, qui consacrait l'identité des programmes littéraires des deux concours, prévoyait seulement qu'il en irait de même pour les scientifiques en 1940. Conséquence de cette évolution, la possibilité pour les jeunes filles de passer le concours d'Ulm fut fermée par le décret du 9 mars 1938. Les dernières « Normaliennes » furent Madeleine Herr et Geneviève Bass (concours 1939). Cette fermeture fut une bonne chose pour Sèvres, car les « Normaliennes » semblaient faire la preuve de l'infériorité des « Sévriennes ». Voir Loukia Efthymiou, « Le genre des concours », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 18, 2003, p. 91-112.

⁷ 25 avril 1897-2 décembre 1985, entrée à l'ENSJF en 1916, agrégée d'histoire et de géographie. Voir Paulette Putois-Pinard, « Madame Lucien Febvre, née Suzanne Dognon, 1897-1985 », *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, 124, 1986, p. 19-25 ; Natalie Zemon-Davis, « Women and the World of the *Annales* », *History Workshop*, 33, 1992, p. 121-137.

affronter seule, avec l'aide cruciale du chauffeur pour les tâches de manutention et de transport, et très souvent celle des élèves, les difficultés de la création, puis celles de deux déménagements.

En effet, la première bibliothèque de Sèvres se déplaça en 1940 à Reid Hall, 4 de la rue de Chevreuse⁸, avec les élèves littéraires, puis au boulevard Jourdan en 1947. On aménagea alors pour elle la moitié nord de l'espace disponible au premier étage du bâtiment dit « administratif », le long de la rue de la Tombe-Issoire, avec la Grande Salle, réservée aux collections littéraires, séparée par un étroit bureau de la Petite Salle qui accueillit les livres scientifiques. On n'avait pas entendu le souhait de Suzanne Febvre qui, consultée sur le plan, avait conseillé une bibliothèque sur trois niveaux superposés (du sous-sol au premier), reliés par un monte-charge.

Des rayonnages métalliques furent installés, qui resteraient en place jusqu'en 2015. Ce fut aussi à partir de ce moment que Mme Febvre reçut le soutien d'une auxiliaire : Mme Pizano qui, arrivée sans diplôme en avril 1947 (la guerre avait interrompu ses études de pharmacie), allait passer dans les années 1960 le Certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire.

Une bibliothèque en archipel

Très vite, les salles du premier étage se révélèrent insuffisantes, et la bibliothèque de Jourdan entama un long processus de colonisation qui lui permit d'occuper d'autres espaces, d'abord au sous-sol puis au rez-de-chaussée. À chaque fois qu'une pièce pouvait être récupérée, l'occasion était saisie, sans qu'intervienne l'exigence de la commodité. Sauf dans un cas, les salles allouées ne communiquaient pas entre elles, et aucun monte-charge ne put être installé, pas plus qu'un escalier intérieur. La vie des bibliothécaires, et souvent celle de leurs lectrices et lecteurs, allait être ponctuée d'incessantes circulations, de montées et de descentes, les bras chargés d'ouvrages et les mains armées de clefs.

La première extension, presque dès le début, fut une grande pièce en sous-sol, située sous la « Salle d'honneur », centre du bâtiment

⁸ Reid Hall appartient désormais à Columbia University (depuis 1964). Coïncidence curieuse, ce bâtiment avait été, de la fin du XVIII^e siècle à la Restauration, une manufacture de porcelaine (celle de Pierre-Louis Dagoty et ses frères). De 1834 à 1893, il abrita l'Institut Keller, première école protestante établie en France, puis il fut acheté par une philanthrope américaine, Elizabeth Mills Reid, qui le destina à accueillir de jeunes étudiantes et artistes américaines et en fit un important centre culturel, le « club américain des filles ». Les littéraires y furent accueillies, tandis que les scientifiques avaient leurs chambres boulevard Raspail.

administratif. On l'appelait la « Classique », du nom de son fonds principal : des textes littéraires, plus quelques dictionnaires et manuels, acquis en multiples exemplaires pour être distribués aux élèves préparant la licence et l'agrégation de Lettres⁹. L'origine de ce fonds, et de son nom, remonte probablement au temps de Sèvres. Le témoignage déjà cité, de M. Blanchardon, évoque « la bibliothèque classique [qui] favorise dans les bornes de la légalité, un contact plus intime avec 'les grands esprits des siècles passés' »¹⁰. Cette mystérieuse expression « dans les bornes de la légalité » fait peut-être allusion à des prêts de durée exceptionnelle.

Une pièce plus petite s'y ajouta, située en face de la dernière volée de l'escalier. Cette « Annexe » abrita longtemps les collections de périodiques. Un troisième petit magasin, toujours au sous-sol, fut d'abord destiné à accueillir l'équivalent de la « Classique » pour les scientifiques. Après l'installation de celles-ci à Montrouge, à la fin de 1968, il fut affecté à d'autres usages, jusqu'en 1995 où on l'équipa à neuf (avec des rayonnages mobiles, dits compactus), pour recevoir le fonds musical qui s'accroissait rapidement depuis l'ouverture, en 1988, d'un DEA en musicologie¹¹. Enfin, la bibliothèque put disposer d'une dernière pièce, toute petite, au sous-sol. Il y régnait une odeur d'humidité et elle était impropre à la conservation des livres, mais elle n'en joua pas moins un rôle important car c'était le seul endroit où le personnel, qui ne disposait d'aucun bureau non partagé avec les lecteurs, pouvait se retrouver entre soi. On y prenait le café tous les matins, vers 11 heures, et on l'appelait la « Chaumine », en partie par antiphrase, mais en partie seulement car ses hôtes étaient très attachées à l'intimité de cet asile.

En 1975-1976, Mme Putois obtint une salle au rez-de-chaussée, la « salle 4 », qui servit longtemps pour les Langues étrangères. En 1989,

⁹ On cessa d'utiliser les crédits pour enrichir ce fonds quand on jugea que le salaire des élèves (institué à partir de 1955-1956) était assez élevé pour ne plus le justifier, mais on continua à distribuer les livres disponibles pour des prêts de longue durée. La collection servait aussi, et surtout, à alimenter le fonds d'oral du concours de l'École. À partir des années 1990, elle diminua progressivement, à la suite de dons à d'autres bibliothèques (en Roumanie, à Haïti), et la « Classique » se mit à abriter majoritairement des cotes vivantes, celles du Droit, de l'Économie et de la Géographie.

¹⁰ *Le cinquantenaire de l'École de Sèvres*, p. 411.

¹¹ La musicologie avait commencé à se développer à Jourdan en 1984, avec la création d'une option au concours L, associée au recrutement d'une maître de conférences, Catherine Lorent. En 1985, Josiane Serre négocia une convention entre l'École, le Conservatoire National de Musique de Paris, l'Université de Tours (sous l'impulsion de Jean-Michel Vaccaro, professeur au CESR) et le CNRS (Centre d'Information et de Documentation Musicales), pour la constitution d'un groupe d'études doctorales. Un DEA, dont les cours étaient assurés boulevard Jourdan, fut ouvert en 1988. S'y ajoutèrent des liens avec l'IRCAM.

deux petites salles contiguës s’y ajoutèrent, et on put aménager, pour l’Histoire, un magasin tout en longueur, mais d’un seul tenant¹². Autre avantage, cette salle offrait quelques places de consultation, et un poste de travail, longtemps occupé par Françoise Landry qui avait été secrétaire de Marie-Jeanne Durry avant d’être affectée à la Bibliothèque en 1974. Il faut compter aussi une pièce en sous-sol dans le bâtiment C, partagée avec l’Association des élèves et anciennes élèves de l’ENSJF : elle était surtout bourrée d’archives.

N’oublions pas le site de Montrouge, où les scientifiques avaient déménagé à la fin de 1968, dans le même bâtiment que la toute nouvelle École nationale de chirurgie dentaire. Leurs livres les suivirent, pour lesquels on créa une bibliothèque, surtout orientée vers l’enseignement et la préparation des agrégations. Cette bibliothèque était gérée sur place par une bibliothécaire adjointe (Mireille Guyonneau, puis Véronique Van de Ponsele), assistée d’une agente (Yolande Corbel), sous la responsabilité de la bibliothécaire de Jourdan, mais elle n’aurait pu fonctionner sans le concours des enseignants qui s’occupaient entièrement du choix des acquisitions.

En 1997, l’archipel de la bibliothèque littéraire couvrait 650 m². L’année suivante, le Département de Sciences Sociales s’installa boulevard Jourdan, et l’ancien Gymnase (déjà transformé en studio acoustique), au sous-sol du bâtiment B (à l’angle du boulevard Jourdan et de la façade ouest de l’hôpital), fut réaménagé pour abriter sa bibliothèque. Mais c’était déjà le début d’une autre histoire.

Derrière le récit de ces accroissements successifs, il faut lire, bien sûr, celui de continuel « refoulements », entrecoupés de vrais déménagements, un récit habituel pour les bibliothèques bien vivantes et bien dotées¹³, mais assaisonné, pour Jourdan, d’un pittoresque et d’un inconfort singuliers, dus au caractère peu pratique des locaux. Même les consultations quotidiennes nécessitaient des transports. Jusqu’en 1984, seules les deux salles de lecture du premier étage, et la salle 4 quand Françoise Landry y travaillait, bénéficiaient du libre accès. C’était le personnel de la bibliothèque qui allait chercher au sous-sol les ouvrages demandés, de la même façon qu’il allait exécuter dans le bâtiment d’en face les photocopies commandées. Comme ce système désorganisait trop le travail, on accorda ensuite aux lecteurs le droit de descendre dans les

¹² Auparavant, et depuis le départ des scientifiques à Montrouge, à la fin de 1968, l’Histoire occupait la Petite Salle du premier étage.

¹³ Durant la phase de la « fusion », entre 1985 et 1995, la bibliothèque continuait à s’accroître chaque année de 90 mètres linéaires environ. En 1997, elle comptait quelque 110 000 volumes (L. Léveillé, « À Jourdan », art. cit., p. 38).

magasins sans être accompagnés, ce que permettait le caractère encore très collégial du public et de l'administration de la bibliothèque¹⁴. On allait au bureau s'inscrire sur un registre, dit « des descentes », et recevoir la clef nécessaire ; au retour, la restitution de la clef était elle aussi consignée.

Les Travaux et les Jours

Tout ceci maintenant un certain niveau d'animation au premier étage que se partageaient fraternellement, on l'a dit, les lecteurs (en majorité des lectrices) et les dames de la Bibliothèque¹⁵. Jusque vers 1986, l'entrée se faisait par la Grande Salle, au bout de l'étroit couloir en équerre reliant la porte à l'escalier¹⁶. On débouchait sur les principaux fichiers (« auteurs » et « matières »), et on tournait à droite pour parcourir la largeur de la pièce, en longeant les rayonnages. Juste avant d'arriver au mur donnant sur le jardin, on se trouvait devant les bureaux d'Annick Mureau et d'Anne Wettly¹⁷, chargées de l'accueil, du prêt, du « registre des descentes » et des clefs, et de diverses tâches (comme l'étiquetage), et aussi devant une troisième table, munie d'un encrier et de plumes jusqu'au début des années 1980, celle de Sabine Zrak, bibliothécaire qui dressait les fiches de catalogage et aidait à répondre aux demandes. Les places de consultation s'échelonnaient le long des fenêtres, côté jardin, toute la partie côté Tombe-Issoire étant occupée par les rayonnages.

La pièce contiguë (entre la Grande et la Petite Salle), tapissée d'armoires et de rayonnages, était principalement dévolue au traitement des acquisitions : vérification et pointage sur les bons de commande, inscription à l'inventaire et, éventuellement, sur les « Cardex » des

¹⁴ La décision fut prise par Catherine Vincent à la rentrée 1984, après un important déménagement, destiné à regagner un peu de place dans la Grande Salle, qui fit descendre des cotes vivantes à la Classique.

¹⁵ Jusqu'à la fusion, le personnel resta exclusivement féminin, ou quasi. Dans le discours prononcé lors de son départ, Mme Putois évoque Yannick Trancart, jeune étudiant qui fut auxiliaire à la bibliothèque, avant de se lancer dans une brillante carrière de navigateur (« Réunion du 22 novembre 1983 : départ en retraite de Mme Putois », *Séoriennes d'hier et d'aujourd'hui*, n° 115, mars 1984, p. 7-22, ici p. 21). Cependant, le premier « homme de la bibliothèque » à temps plein fut André Fernandez, arrivé en 1992-1993, après avoir été affecté au service des petits déjeuners, et qui introduisit à Jourdan l'usage du multi-media.

¹⁶ Cet espace du couloir avait un statut intermédiaire ; il n'appartenait pas à la Bibliothèque, mais il était utilisé par elle : certaines archives, et certaines collections y étaient rangées dans des armoires fermant à clef, et le palier était occupé par un énorme meuble à cartes qui n'avait pas trouvé place ailleurs.

¹⁷ Toutes deux étaient des agents de service et restèrent dans ce grade, mais elles passèrent toute leur carrière à la Bibliothèque dont elles avaient une connaissance inégalée. Anne Wettly, en particulier, était entrée à l'École à dix-sept ans, en 1972, et la première pièce de son dossier était la lettre de sa mère l'autorisant à occuper cet emploi.

« Suites » et des « Périodiques », cotation¹⁸, préparation et réception des trains de reliure. Yvonne Merle¹⁹, l'une des agents détachés à la Bibliothèque, y avait sa place attitrée derrière la grande table qui longeait l'armoire des livres en traitement, généralement assistée de l'une de ses trois collègues de la Grande Salle. Cet espace n'était nullement fermé aux lecteurs : d'une part il fallait le traverser pour accéder à la Petite Salle, de l'autre il contenait des livres accessibles sous conditions, notamment une partie de la Réserve d'agrégation, c'est-à-dire des ouvrages jugés indispensables pour préparer ce concours, exclus temporairement du prêt, et consultables sur place, ou emportés pour une très courte durée, moyennant l'inscription sur un registre. Le système de la Réserve, très apprécié des élèves, avait été mis en place par Mme Putois.

À la fin des années 1980, pour mieux préserver la tranquillité de la Grande Salle, on décida de transférer l'accueil dans ce bureau intermédiaire, auquel on accéda désormais directement du couloir : les lecteurs longeaient la table du traitement des livres, avant de se trouver, près de la fenêtre, face à Annick Mureau, entourée des fichiers des lecteurs et des emprunts. La paix de la Grande Salle s'en trouva augmentée, mais aussi l'encombrement du bureau.

La Petite Salle n'offrait que deux tables pour les lecteurs, souvent occupées par des agrégatives d'histoire, ou par Marie-Françoise Baslez, caïmane d'histoire ancienne, qui y faisait de si longs séjours qu'on lui confiait une clef²⁰. Au fond, côté fenêtre, une petite loge, vitrée sur deux côtés et à la porte souvent ouverte, avait été aménagée pour la bibliothécaire. Elle s'y livrait souvent à sa tâche la plus absorbante : les acquisitions. Entourée de numéros de *Livre Hebdo*, du *TLS*, de divers catalogues, et des listes de suggestions fournies par les lecteurs, elle préparait des fiches, courait dans la Grande Salle vérifier qu'on ne risquait pas de doublons, et s'attelait finalement à la rédaction des bons de commande, écrits au stylo bille, en appuyant très fort pour que les trois exemplaires soient lisibles et en veillant à l'exactitude des calculs. Elle avait de grands fournisseurs, comme Blackwell pour les livres anglo-saxons, Dokumente Verlag pour l'allemand, Viella pour l'italien,

¹⁸ Cotation beaucoup plus simple que rue d'Ulm, puisque constituée de trois éléments : deux lettres capitales indiquant la discipline, le format, et un chiffre pour l'ordre d'arrivée. Bien sûr, chaque collection avait sa cote (avec le numéro des volumes entre parenthèses). Ce type de cotation rendit nécessaire un fichier matière, entrepris par Mme Putois. Cependant, l'absence d'un fichier « Autorités » compliquait la gestion des fichiers : on n'était jamais sûr que la fiche d'un ouvrage se trouvait sous telle vedette, ou sous telle autre.

¹⁹ Yvonne Merle remplaçait Mme Moreau, recrutée au début des années 1960 et dont beaucoup d'étiquettes rappelaient l'élégante calligraphie.

²⁰ Une clef de la bibliothèque, à l'usage exclusif des enseignantes, était laissée à la loge.

mais pour la France, Mme Putois avait conclu un accord avec un libraire du quartier, Daudet (car installé rue Alphonse-Daudet), qui s'arrangeait pour procurer tous les ouvrages souhaités, avec une réduction de quinze pour cent. La bibliothécaire pouvait déposer chez lui les bons de commande en sortant de son travail, et le chauffeur de l'École venait chercher les livres quand ils étaient prêts. L'arrangement ne survécut pas à la généralisation de la politique des marchés négociés à grande échelle.

Cette gestion des acquisitions avait beaucoup d'attrait pour les amatrices de catalogues, et elle favorisait les contacts avec les enseignants, élèves et anciennes élèves, mais à partir de la fin de chaque été, elle devenait franchement pénible. L'intendance n'admettait pas que les « engagements » dépassent, non pas les crédits alloués, mais une marge de sécurité qu'elle déterminait elle-même, sans tenir compte du fait que bien des livres commandés en septembre à l'étranger ne seraient pas payés avant le début de l'année suivante. La menace du blocage survenait généralement fin août, et il fallait, pour l'écarter, parcourir tous les bons de commande de l'année, repérer les ouvrages non arrivés et « désengager » les sommes correspondantes, en annotant les grands rouleaux (déjà des listings) fournis par le service financier.

Paulette Putois, partie à la retraite en 1983, n'avait pas transmis seulement, à celles qui lui succédèrent, une organisation efficace et rigoureuse, bien qu'artisanale, elle avait imposé un esprit et une ligne de conduite. Elle était en plein accord avec les vues défendues par la direction (Marie-Jeanne Durry puis Josiane Serre), qui tenait à une indépendance complète vis-à-vis de la Direction des Bibliothèques de France²¹, quitte à en payer le prix : l'École assurait l'intégralité du budget et tirait de ses effectifs la plus grande partie du personnel²². Mme Putois appliquait, avec l'ardeur et la détermination qui lui étaient propres, cette

²¹ La DBF, créée en 1945 et dite aussi Direction des bibliothèques et de la lecture publique, s'estimait appelée à gouverner toutes les bibliothèques (sauf celles qui étaient vraiment protégées par un statut d'exception, comme la Bibliothèque nationale). La DBMIST, Direction des bibliothèques, des musées et de l'information scientifique et technique (1982-1988), moins hégémonique puisqu'elle s'occupait seulement des bibliothèques universitaires, devait lui succéder, avant d'être remplacée à son tour par un Service des bibliothèques.

²² Dans les années 1980, seuls deux postes de bibliothécaires adjointes dépendaient de la DBMIST, l'un à Jourdan (occupé par Sabine Zrak puis par Françoise Fievez), l'autre à Montrouge (occupé par Mireille Guyonneau puis par Véronique Van de Pongeele). À quoi s'ajouta le poste de Michèle Picquard, affecté à la musicologie. Les bibliothécaires étaient des agrégées (des PRAG). Pour éviter tout risque de mainmise de la DBF, Mme Putois elle-même n'avait jamais été désignée sur les documents administratifs comme la directrice de la bibliothèque, mais avec le titre singulier d'« agrégée-secrétaire ». Françoise Landry était secrétaire, Anne Wettly, Annick Mureau, Yvonne Merle et Yolande Corbel agents de service.

idée de l'indépendance et de la singularité de sa bibliothèque, en en faisant l'auxiliaire directe de la formation des élèves et, plus largement, des études et des recherches de ses lecteurs. Elle savait donner à ces derniers, de l'élève de première année au professeur émérite, le sentiment non trompeur de son intérêt pour leurs curiosités et leurs travaux, et de sa volonté de les aider. Sa voix un peu trop aiguë pour qu'elle réussît bien à l'étouffer, très rapide, avec ses phrases staccato butant sur des reprises de souffle elles aussi pressées, faisait partie de l'identité du lieu : on ne la ressentait pas comme une gêne, mais plutôt comme le rappel d'une présence bienveillante, vibrante d'une foi rassurante dans le savoir.

Elle faisait de la visite annuelle de la bibliothèque par les conscrits une cérémonie marquante : il ne s'agissait pas seulement de leur enseigner une topographie, un mode d'emploi, des usages et des règles, mais de faire saisir à chacune que débutait ici une relation qui tiendrait une place centrale dans son séjour à l'École. Le conseil majeur qu'elle donna à Catherine Vincent, jeune médiéviste qui lui succéda en 1983, fut de « ne laisser personne sur une réponse négative », précepte dont personne après elle ne poussa l'application aussi loin. Quand un livre manquait dont une élève avait un urgent besoin, il lui arrivait de le chercher dans toutes les bibliothèques de Paris, y compris celles des ambassades, et d'en obtenir le prêt²³. Pour comprendre sa place au cœur de l'école de Jourdan, et son rayonnement, il faut lire les discours qui lui furent adressés lors de son départ à la retraite, dans la « Salle d'honneur » dont le public débordait jusque dans le jardin²⁴.

La « fusion » de 1985 : premières adaptations

La bibliothèque avait son rythme et ses saisons, de l'automne où on vérifiait qu'on avait tout ce qui était utile pour les programmes, à l'été où, passée l'agitation des oraux du concours et des « rappels », et la porte fermée aux lecteurs, on se lançait dans un grand rangement (souvent complété par quelques « refoulements ») et un grand nettoyage : les fenêtres grand ouvertes sur le jardin, toute l'équipe, y compris la bibliothécaire, époussetait, balayait et cirait libéralement, puis frottait, le parquet. Pourtant, malgré l'emprise de ces cycles, le temps linéaire prit définitivement le dessus, avec l'arrivée de la « fusion » qui coïncida (par hasard) avec l'introduction progressive de nouvelles technologies.

²³ Voir Lucette Peulet-Chambard, nécrologie de Paulette Pinard, épouse Putois (1924-1999), *Association amicale de secours des anciens élèves de l'École normale supérieure*, 2001-I, p. 81-86, ici p. 84.

²⁴ « Réunion du 22 novembre 1983 », *op. cit.*, p. 7-22.

La « fusion », réalisée en 1985 pour le concours, en 1986 pour l'internat, rendit plus étroites les relations entre les bibliothèques des deux « Port-Royal » comme on disait (celui du faubourg Saint-Jacques et celui des Champs), sans que le changement soit d'abord ressenti comme profond. Si tout était plus grand et plus ancien rue d'Ulm, avec des collections plus prestigieuses et un fonctionnement un peu moins artisanal et un peu plus hiérarchique, les grands principes étaient les mêmes, notamment le premier, celui d'une distance prudente vis-à-vis de la DBMIST (qui avait remplacé la Direction des Bibliothèques de France), avec son corollaire : l'exigence de se définir comme le premier instrument de travail de la partie littéraire de la communauté normalienne. Les lecteurs non plus n'étaient pas si différents. Certains d'entre eux se partageaient même déjà entre les deux sites : des sévriennes « autorisées » à utiliser la bibliothèque de la rue d'Ulm, et à y emprunter sous la responsabilité de Mme Putois²⁵, et quelques archicubes, parfois « conférenciers » boulevard Jourdan, qui en goûtaient l'accueil familial et la vue plongeante sur les arbres et la pelouse, et trouvaient que certains fonds, améliorés grâce aux suggestions avisées de Simone Follet, Monique Trédé, Marie-Françoise Baslez, Françoise Autrand, Nicole Cazauran, Jeanne Lods, Laurence Harf ou Claude Imbert, n'étaient pas à dédaigner. Jean Sirinelli, qui habitait d'ailleurs tout près, était le plus fidèle. Le développement de certains fonds spécifiques, comme ceux de la musicologie, ou de la géographie (dont la qualité et la mise à jour étaient alors surveillées par Fernand Verger), attirait aussi des lecteurs à Jourdan.

Bien avant toute idée de fusion, Pierre Petitmengin et Paulette Putois se rencontraient souvent pour échanger des nouvelles et discuter de préoccupations communes. Leur confiance et leur estime réciproques s'étaient développées d'autant plus naturellement qu'ils étaient entrés en fonction presque au même moment. Madame Putois, agrégée de grammaire et professeur au lycée Molière, avait préparé le Diplôme supérieur des bibliothèques en 1961-1963, en vue de succéder à Suzanne Febvre. Tandis que Pierre Petitmengin, jeune spécialiste des manuscrits latins, frais émoulu de l'École française de Rome, obtint le même diplôme en 1965. Il avait renoncé à un poste de maître-assistant à la Sorbonne pour remplacer Roger Martin à l'automne 1964, et le Directeur

²⁵ Dans le fichier des emprunts de la bibliothèque de la rue d'Ulm, toutes les fiches concernées étaient regroupées dans un tiroir au nom de Mme Putois, laquelle se chargeait efficacement des rappels.

d'alors, Robert Flacelière, lui avait imposé comme seule condition de passer le DSB, comme son prédécesseur.

À partir de 1985, les rencontres devinrent plus régulières et plus fonctionnelles, d'autant que les habitudes et les règles devaient être redéfinies. Désormais, l'ensemble des élèves (filles et garçons) avait accès de droit aux deux bibliothèques. Il n'en allait pas de même pour les anciens élèves, et surtout les anciennes, mais les « Sévriennes », plus distinctes que jamais des « Normaliennes » (en attendant 1998, où elles furent enfin réunies dans le même Annuaire²⁶), étaient désormais plus nombreuses à demander l'accès à la bibliothèque de la rue d'Ulm. Or celle-ci voyait déjà son public augmenter beaucoup, du simple fait de la fusion, sans que ses moyens soient accrus : il avait été décidé, mesure symbolique, que tous les conscrits seraient logés rue d'Ulm, si bien qu'ils prenaient très tôt leurs habitudes à la bibliothèque du lieu.

Pour réguler les choses, un protocole fut adopté. Les Sévriennes postulantes devaient avoir un entretien avec le Bibliothécaire et se réinscrire chaque année ; cette dernière mesure, on y a déjà fait allusion, était nécessitée par le fait que l'ancienne Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles n'avait pas d'annuaire à jour. D'autre part, elles n'avaient pas le droit au prêt, sauf par permission exceptionnelle²⁷. L'entretien était toujours agréable et instructif, et la demande n'était jamais refusée, mais le fait d'être astreintes à cette procédure spéciale était parfois ressenti comme vexatoire, en particulier par les enseignantes de l'ex-ENSJF, devenues enseignantes de l'ENS. Même si cela n'avait aucun effet pratique (le droit au prêt leur était accordé), certaines estimaient qu'en les reléguant dans la catégorie des « autorisées », on manquait de reconnaître leur pleine appartenance à leur établissement.

Chacune des deux bibliothèques restait donc pleinement maîtresse de ses règles d'inscription, et il n'était encore nullement question d'unifier leur gestion, ni même leur politique d'acquisition. La bibliothèque de Jourdan garda donc son budget propre (qui bénéficia même d'une augmentation en 1986). En 1988, Louis Cassou, Intendant rue d'Ulm, devint chef des services intérieurs et financiers de l'ensemble de l'École, tandis que l'ancienne Intendante de Jourdan devenait agent comptable sur le même site. Il fallut attendre 1989 pour que les trois

²⁶ Cette nouveauté décisive, qui permit à la bibliothèque d'unifier la gestion des dossiers des anciens et des anciennes élèves, consacrait la réunion des deux Associations qui les représentaient.

²⁷ Dans les faits, le droit au prêt fut accordé, au cours des années, à un nombre croissant de sévriennes... et pour finir à toutes celles qui fréquentaient la bibliothèque, mais la reconnaissance officielle de ce droit n'eut lieu que vers l'an 2000.

bibliothèques (Ulm, Jourdan et Montrouge) aient un seul budget (avec des lignes séparées). La même année, les personnels de ces bibliothèques devinrent membres d'un même service, dirigé par Pierre Petitmengin.

Pour les acquisitions, l'évolution fut tout aussi prudente. Dès 1986, Isabelle Pantin participa assez régulièrement, le samedi après-midi, aux colloques entre Pierre Petitmengin et Roger Boulez pour décider des acquisitions d'une certaine importance, surtout pour les livres étrangers. On évitait déjà les doublons coûteux. D'autre part, on établit des listes communes pour les revues et pour les « suites », sans procéder encore à des désabonnements. Ceux-ci ne commencèrent qu'en 1989.

Jourdan en quête d'une vocation

On avait pourtant conscience de vivre une situation provisoire, et on cherchait à préparer le choix entre les options qui s'offraient : maintenir sur chaque site une bibliothèque de « Lettres » (au sens large), l'une plus orientée vers la recherche, l'autre vers la formation ; ou bien fermer celle de Jourdan, en transportant à Ulm ses fonds les plus précieux et les plus utiles, et la totalité de ses lecteurs ; ou enfin faire émerger et développer une vraie complémentarité (plus forte en tout cas que celle de la première option).

Dès 1985, un organe fut créé par Georges Poitou, en accord avec Josiane Serre, pour faciliter cette réflexion : un Conseil des Sages ayant pour vocation de piloter la Bibliothèque de l'École fusionnée, composée par la Bibliothèque des Lettres et celle de Mathématiques, rue d'Ulm, et par la Bibliothèque de Jourdan, avec celle de Montrouge. Ce conseil était composé des directeurs de l'École, des bibliothécaires (Pierre Petitmengin et Isabelle Pantin), d'éminents archicubes²⁸ et de deux sévriennes : l'historienne Françoise Mayeur, professeur à Lille III, et Suzanne Julliard, professeur de khâgne à Fénelon. Il était présidé par Jacqueline de Romilly et se réunissait chaque année pour examiner un rapport d'activité déjà préparé en commun, discuter des grandes orientations et faire des recommandations²⁹.

S'agissant des trois options mentionnées plus haut, son avis fut bien sûr d'écartier celle du milieu, imprudemment radicale : la pluralité des bibliothèques était liée à celle des sites, or l'École, loin de renoncer aux locaux du boulevard Jourdan, entendait au contraire y maintenir une

²⁸ Jean-Noël Jeanneney, Jacques Lautman, Philippe Moret, Jean Sirinelli, Pierre Toubert, Jean-Louis Verdier.

²⁹ Les comptes rendus de ses séances, conservés parmi les archives laissées par Pierre Petitmengin, se trouvent à la Bibliothèque des Lettres de l'ENS. Ils ont fourni de précieuses informations au présent article.

activité propre à en justifier l'occupation. D'autre part, la bibliothèque de la rue d'Ulm, dans ses locaux d'alors et avec son personnel (même renforcé par celui de Jourdan), n'aurait pu faire face à un afflux aussi massif et de livres, et de lecteurs.

Il lui semblait donc raisonnable de maintenir le *statu quo*, en attendant d'avoir une vision plus claire de l'avenir, et de protéger autant que possible la bibliothèque de la rue d'Ulm des risques de surcharge. Pour l'octroi du droit d'admission et du droit au prêt, par exemple, la doctrine était bien résumée par cette formule de Jacqueline de Romilly : « Non aux catégories, oui aux individus ».

La dernière option, celle de la complémentarité, n'était pas pour autant oubliée. Elle apparaissait même comme la plus rationnelle et la plus économique, mais était-elle déjà réalisable ? Une transformation trop brutale de la bibliothèque de Jourdan risquait d'entraîner des inconvénients comparables à ceux d'une fermeture pure et simple. Et quelle transformation puisqu'on ne savait pas à quoi allait servir Jourdan, sur le long terme ? Les comptes rendus des séances du Conseil des Sages permettent de suivre la fluctuation des perspectives sur la question.

Un grand projet de rénovation architecturale, confié au SCARIF (Service constructeur des académies de la région Île-de-France) à partir de 1986, et concernant principalement le 45 rue d'Ulm³⁰, prévoyait aussi au début la complète métamorphose de l'ancienne bibliothèque de Mme Putois. La jeune architecte, Isabelle Crosnier, avait retrouvé sans le savoir l'idée de Suzanne Febvre et proposait un ensemble sur trois niveaux, à l'endroit de la « Salle d'honneur ». Il manquait toujours le monte-charge et l'espace était déjà taillé bien trop juste, mais de toute façon rien n'aboutit. Dès 1988, des rumeurs inquiétantes circulaient : le ministère voulait attribuer Jourdan à un autre établissement. Il n'en était que plus urgent de donner une vocation convaincante à ce site où venait de s'installer le nouveau laboratoire DELTA (ENS, CNRS, EHESS), né de la réunion du Centre d'Économie Quantitative et Comparative de l'EHESS et du Laboratoire d'Économie Politique de l'ENS.

En septembre 1989, Marianne Bastid-Bruguière, directrice-adjointe, évoqua devant les Sages le projet de remplacer le bâtiment administratif de Jourdan par un immeuble contenant, entre autres, une grande « bibliothèque du monde contemporain » : ses 4000 m² pourraient

³⁰ Le projet connut des états successifs (à Isabelle Crosnier succéda Jean-François Sérís), dont l'un prévoyait, entre autres, l'aménagement sous la cour d'une grande salle de conférences souterraine qui aurait permis à la Bibliothèque d'annexer une bonne partie de la salle Dussane. Ce fut un tout autre projet qui permit de démarrer le chantier du NIR en 1998.

accueillir les volumes de l'actuelle bibliothèque généraliste, mais ses collections les plus vivantes concerneraient les sciences sociales, autour du noyau constitué par les fonds de la bibliothèque Jean-Ibanès³¹, et les « questions contemporaines ». Elle comporterait aussi une section d'histoire des sciences, d'abord alimenté par les anciennes collections des départements scientifiques. Le projet dut attendre, d'autant qu'en juin 1990, le ministre de l'Éducation nationale annonça en conférence de presse que le site de Jourdan était attribué à l'INALCO : un concours d'architectes allait être lancé à cet effet. La bibliothèque de Jourdan se fit à l'idée de déménager, mais comme cette perspective restait floue, elle n'en réorienta pas moins progressivement ses acquisitions vers l'histoire contemporaine, le droit et les sciences sociales, tout en continuant à développer la musicologie.

À la fin de 1996, l'INALCO abandonna ses visées sur Jourdan, et moins de deux ans plus tard, le département des Sciences Sociales s'installa dans les locaux : il ne s'agissait pas seulement d'échapper aux conséquences des grands travaux qui allaient commencer rue d'Ulm, mais aussi de commencer à faire exister ce grand pôle du monde contemporain dont le projet se dessinait depuis tant d'années.

Le rôle moteur de l'informatisation

Cette recomposition devait à la fois préciser la vocation propre de la bibliothèque de Jourdan et achever sa fusion avec celle de la rue d'Ulm, dans le cadre d'un réseau. Rien n'aurait donc été possible sans le progrès technologique.

Celui-ci avait longtemps été lent dans la bibliothèque de Jourdan. Sabine Zrak avait réussi non sans peine, en lui représentant le risque de l'encre renversée, à obtenir de Mme Putois de remplacer la plume par un stylo. En 1986, on fit l'acquisition du dernier modèle de l'IBM à boules, doué d'une petite mémoire qui permettait de générer plusieurs fiches à partir d'une seule. Nicole Masson, en 1990, pensa à s'équiper d'un ordinateur pour les tâches de gestion, mais elle s'aperçut que l'absence de câblage, et même simplement le système électrique avec ses fiches de porcelaine d'origine, ne le permettaient pas : il fallait d'abord entreprendre de gros travaux de rénovation.

L'idée d'informatiser les catalogues existait déjà. Elle avait même commencé à se réaliser à la bibliothèque de mathématiques, à la fin de

³¹ La bibliothèque de sciences économiques et sociales créée par Jean Ibanès (1936-1985), et qui prit son nom après qu'il eût quitté l'École, en 1981, pour se consacrer à une carrière politique malheureusement trop brève.

1988. Les projets d'architectes prévoyaient désormais le cablage³². Après la disparition du Centre de Calcul, en 1989, l'informaticien Maurice Vallino, prêta son concours à la bibliothèque de la rue d'Ulm, et Danièle Ablin put créer de premières bases de données avec le logiciel 4D, aidée par Patrick Gaudard, qui travaillait comme informaticien au service de la scolarité, tout en préparant une thèse d'études théâtrales. En attendant la possibilité de lancer une opération générale, ces bases furent développées pour la comptabilité, les lecteurs, les périodiques, les échanges et plusieurs fonds spéciaux.

Laure Léveillé, bibliothécaire de Jourdan depuis 1995, fit partie, avec Liliane Zweig, représentant les mathématiques, d'une équipe dirigée par Danièle Ablin et chargée de préparer le démarrage du projet pour le plan quadriennal 1998-2001. Jacques Beigbeder (SPI) leur servait de mentor. Ce travail exigea non seulement de cartographier et quantifier les fonds, mais aussi de comparer des méthodes de travail et des styles de cotation très différents. Sans compter les échanges entre les personnes, il entraîna donc un progrès décisif dans la connaissance mutuelle des bibliothèques, condition nécessaire pour créer un réseau, non sans montrer la nécessité d'adopter un système doué de souplesse et capable d'affronter la complexité.

Pierre Petitmengin, sous sa casquette d'historien des textes antiques, fit alors bénéficier l'équipe de projet d'une expérience décisive. Travaillant chaque année à la London School of Advanced Studies, il avait longtemps été exaspéré par un système intraitable, mal nommé *Libertas*, quand, un été, il vit ses difficultés abolies et apprit qu'un nouveau système, *Millennium*, développé par Innovative Interfaces, avait été adopté. Il retrouva *Millennium*, avec la même satisfaction, à Stockholm (Handelshögskolan) et à Tokyo (Waseda), et acquit la conviction que ce serait le meilleur choix pour la bibliothèque de l'École. Laure Léveillé et Danièle Ablin, parties en mission à London University en 1997, confirmèrent l'adaptation idéale de *Millennium* aux besoins d'une grande bibliothèque en libre accès : ce système permettait aux gestionnaires de la base d'exercer leur créativité pour répondre aux besoins spécifiques, et de travailler les notices pour traiter les exemplaires (non pas seulement les éditions). L'obstacle était son coût, sensiblement supérieur à celui des autres systèmes (au départ, sinon dans la longue durée). Les deux directrices de la recherche et des études Monique Trédé (pour les Lettres) et Christine Bénard (pour les Sciences),

³² Celui-ci fut réalisé dans la bibliothèque de la rue d'Ulm en 1995, grâce à l'insistance de Jacques Lautman, alors directeur-adjoint.

et le Secrétaire général, Eric Bernet, puis son successeur Jean-Pascal Bonhotal, joignirent alors leurs efforts à ceux de Pierre Petitmengin pour convaincre le directeur, Étienne Guyon, et obtenir le lancement de l'appel d'offre et l'octroi du financement. Un informaticien, Serge Torrès, rattaché au CRI, fut même recruté spécialement pour le projet-bibliothèque.

L'ENS fut donc la première bibliothèque française à acquérir Millennium. Au début de l'an 2000, l'accord fut conclu avec Innovative Interfaces, et l'informatisation, avec la mise en réseau, commença pour les bibliothèques d'Ulm (Lettres et Mathématiques), et de Jourdan (Lettres et Sciences Sociales), et pour les Archives Husserl. Les personnels, fortement mobilisés par la préparation de l'immense chantier de la rétroconversion des fichiers³³, s'habituaient peu à peu, plus ou moins facilement, à se déplacer d'un site à l'autre.

Cette même année 2000, sur le campus de Jourdan, la bibliothèque Jean-Ibanès et la bibliothèque générale fusionnèrent. Laure Léveillé prit donc la responsabilité de ce nouvel ensemble. L'année suivante, elle fut nommée à la succession de Pierre Petitmengin, tandis que Blaise Wilfert-Portal, doctorant en histoire, lui succédait à Jourdan, dans une fonction qu'il était le premier homme à assurer. La fusion était bien achevée.

³³ L'opération, confiée à la société Jouve, nécessitait au préalable des récolements, des tris de fichiers, etc.